

La brigade « Ronarc'h » des Fusiliers-marins et ses médecins durant la Première Guerre Mondiale

Joël Le Bras (Bx 58)



À Paris, une patrouille de la garde municipale armée (septembre 1914), Cols Bleus n° 2 718.

Quand on évoque la Brigade des Fusiliers-marins, un nom vient aussitôt à l'esprit des uns, aux lèvres des autres : « Dixmude ! » ; pourtant, la Brigade n'est pas que Dixmude, même si, bien sûr, cette ville des Flandres belges fût le théâtre d'une grande bataille que livrèrent aux Allemands les marins-soldats de Ronarc'h. Bataille qu'ils ne gagnèrent pas mais qu'ils considérèrent comme leur plus grande victoire sur terre. Et l'on sait que beaucoup de ceux d'entre eux qui ne furent pas de cet héroïque combat en ont conçu, plus qu'un complexe, une blessure qui ne s'est plus jamais refermée. On ignore le nombre précis de nos marins qui se retrouvèrent à Dixmude le 15 octobre 1914. Ce que l'on sait par contre, c'est qu'à son entrée en Belgique, le 7 octobre 1914, la Brigade dont l'effectif théorique est de 6 434 hommes (deux régiments à 5 000 hommes, l'état-major de brigade, la compagnie de mitrailleuses et les services), n'était à peine qu'à 60 % de ses effectifs. Certes on fit ce qui était possible de faire pour boucher les trous durant la bataille, mais au 10 novembre 1914, les renforts avaient à peine compensé les pertes subies. Celles-ci

s'élèvent à environ 4 000 hommes, dont un quart de tués et disparus, et le reste en blessés et prisonniers. Une note d'état-major fait état de seulement 2 400 hommes valides au moment de l'abandon de Dixmude. Plus tard, les combats de la Brigade (16-11-1914 au 19-11-1915) et ceux du bataillon conservé après cette date jusqu'à l'armistice de 1918, se traduiront par une perte globale de 6 400 hommes sur les 14 778 passés par les unités de marche des fusiliers-marins. 1 500 furent tués, dont 172 officiers et 346 officiers-mariniens, soit 10 % des effectifs, là où les états-majors parlent de pertes sévères en tués au-delà de 3 %...

Les grandes dates de l'histoire de la Brigade (puis du Régiment) des Fusiliers-marins de 1914-1918

Du 7 août au 6 octobre 1914 : Le 7 août 1914, le gouvernement décide la mise sur pied d'une brigade de fusiliers-marins, formée

« d'engagés à long terme », spécialité « fusiliers-marins », venus des cinq grands ports de guerre métropolitains, d'inscrits maritimes mobilisés de tous les quartiers maritimes de France et d'environ 700 jeunes recrues des écoles d'apprentis (fusiliers-marins et mécaniciens) de Lorient, et de l'École des mousles de Brest (navire-école « Le Magellan ») dont certains ont moins de 17 ans.

Les Parisiens les surnommeront affectueusement « les Demoiselles de la Marine ». On dit que ce sont les Allemands qui les appelleront « les Demoiselles au pompon rouge » ; la brigade devint pour sa part la « Brigade des Jean Guoin », déformation de « Jean Le Guen », allusion au grand nombre de Bretons la composant, ou les « mathurins » ou les « tirailleurs bleus ». La mission initiale dévolue à la Brigade est inattendue : il s'agit d'en faire



Le contre-amiral Pierre Alexis Ronarc'h prend le commandement en 1914 de la brigade des fusiliers-marins (Cols bleus n° 2 718).



La brigade Ronarc'h entre en Belgique (Cols bleus n° 2 718).

une « garde municipale armée de la ville de Paris ». C'est à ce titre qu'elle entamera en effet le conflit.

Les deux régiments comptent trois bataillons chacun, avec quatre compagnies par bataillon. Le 22 août, son commandement est confié au contre-amiral **Ronarc'h**, quimpérois âgé de 49 ans. Les régiments sont commandés par des Capitaines de Vaisseau (CV), les bataillons par des Capitaines de Frégate (CF), les compagnies par des Lieutenants de Vaisseau (LV). Un lieutenant de vaisseau commande aussi une compagnie de mitrailleuses. Les sections sont sous les ordres d'un Enseigne de Vaisseau (EV). La menace qui plane sur la capitale dès la fin du mois d'août amène le commandement à transformer les régiments de la Brigade en régiments de marche. La 6^e compagnie du 2^e bataillon du 1^{er} Régiment (6/2/I) (1) du LV Pinguet sera citée à l'ordre du régiment pour avoir mis en fuite un parti d'uhlans prussiens lors de la bataille de la Marne (6 au 13/9/1914).

Du 6 au 16 octobre 1914 : Dans la nuit du 6 au 7 octobre, la Brigade, très incomplète, embarque à St-Denis et Villeteuse dans des wagons à bestiaux. Direction Dunkerque. Un train régimentaire avec fourgons de livraison des grands magasins, réquisitionnés par la Place de Paris, suit par la route, pour le transport des vivres et des munitions. Un vétérinaire est rattaché au Service de Santé pour les chevaux du convoi. Mais il ne s'agit que d'un « spécialiste des petits animaux » qu'il soigne en cabinet par « vermifugation, hydrothérapie et électrothérapie ». Il ne dépassera pas le dépôt de Pierrefitte-sur-Seine, débarqué par Ronarc'h pour n'avoir pas su déterminer la cause d'une mortalité anormale survenue chez les équidés ; c'est un jeune fusilier-marin, fils de paysan, qui fera remarquer à l'amiral que les chevaux étaient morts pour avoir brouillé, durant une halte, le feuillage

d'une haie d'ifs. Ronarc'h confiera désormais à des matelots « s'y connaissant en chevaux du fait de leur origine paysanne » le soin de s'occuper de ces animaux.

De Dunkerque, la brigade prend la direction d'Anvers dès le 8 octobre. Mais cette ville étant déjà tombée aux mains de l'ennemi, la troupe est débarquée à Gand. Du 9 au 11 octobre, quatre compagnies et une section de mitrailleuses sont engagées à Melle, à l'est de Gand, en soutien d'une division belge. La Brigade y perdra dix morts dont un Lieutenant de Vaisseau. Le 12 octobre, les fusiliers-

marins sont cependant contraints au repli, sous une pluie battante et au milieu de convois de réfugiés, l'ennemi sur les talons. Le médecin de 1^{re} classe Le Marchadour assiste les traînants, peu habitués à la marche. Il restera célèbre pour ses exhortations en breton du type : « *Que dirai-je à ta mère plus tard si tu restes planté là, dans la boue ?* ». Le 15 au soir, la Brigade est devant Dixmude.

Du 16 octobre au 10 novembre 1914 : la défense s'organise aussitôt le long de l'axe routier Dixmude-Ostende, la Brigade dans Dixmude même, quatre divisions belges plus au nord. La brigade belge Meiser aide les fusiliers-marins à creuser des tranchées le long de l'Yser. Le point faible de la défense se situe au confluent de la rivière et de son affluent, le Vliet, au nord de Dixmude, à l'ouest de Beerst. Ronarc'h l'a bien compris qui s'adresse en ces termes à ses officiers : « *Le rôle qu'on vous donne est dangereux : on a besoins de vos courages. Pour sauver notre aile gauche jusqu'à l'arrivée de renforts, sacrifiez-vous. Tâchez de tenir au moins quatre jours* ». La Brigade tiendra cinq fois plus longtemps... Le 16 octobre, Ronarc'h crée deux secteurs de défense : l'un au nord, jusqu'à Vliet, avec le 1^{er} Régiment (CV Delage, médecin principal Le Floch), l'autre au sud, jusqu'à St-Jacques, avec le 2^e Régiment (CV Varney, médecin-principal Duguet) ; l'amiral place son PC à la gare de Caeskerke, rive gauche de l'Yser. Dès la nuit du 16 au 17, l'ennemi lance une puis-



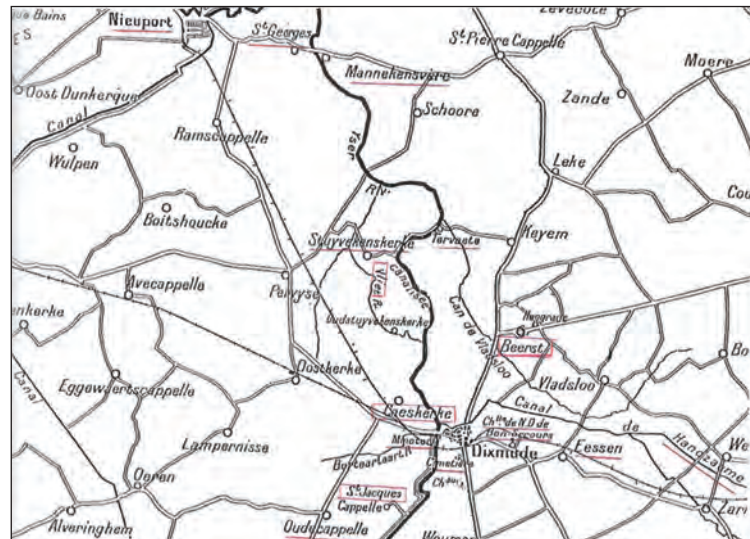
Gand et Melle (premiers combats).

(1) Mode d'identification des unités adopté pour l'ensemble de l'article.

sante offensive au centre du dispositif, forçant les 2/I (CF de Kerros, M1 Taburet) et 3/II (CF Mauros, M1 Ziegler) à se replier dans le centre de la ville. Le 19, les Allemands attaquent les Belges au nord, pour tenter de prendre Dixmude à revers. Ronarc'h envoie le 1/II (CF Janniot, M1 Dupin) et le 2/II (CF Pugliesi-Conti, M1 Bussière) occuper de vive force le village de Beerst. Les combats sont violents, les pertes sévères, surtout au sein du 1/II où le M1 Dupin réussit à organiser un convoi d'évacuation d'une cinquantaine de blessés graves ; au 2/II (8^e compagnie) se distingue le LV Hébert, l'homme de la célèbre méthode de gymnastique ; son bataillon tient solidement le village, mais le 20, le Haut-commandement belge ordonne le repli des fusiliers-marins au grand dam de Ronarc'h.

Le 21 octobre, les bombardements de l'artillerie allemande provoquent dans Dixmude d'importants incendies, dont celui du Beffroi. De furieux combats éclatent au sud et à l'est de la ville. Mais « *si le tissu craque de partout, on le raccommode aussitôt* » (Georges Le Bail) ; pourtant c'est au nord que la situation devient la plus préoccupante, car les Allemands ont réussi à atteindre l'Yser à Terveate. Le lendemain ils franchissent le fleuve et atteignent Stuyvekenskerke : la manœuvre d'encercllement est en marche. Ronarc'h envoie sur place une partie du II, en renfort du 1^{er} Régiment, très menacé. À cette date, les pertes sont déjà considérables ; ainsi neuf Lieutenants de Vaisseau, commandants de compagnies, ont été tués. Le 24 octobre, des troupes fraîches, en l'occurrence les chasseurs belges de la Division Grossetti, viennent aider le 1^{er} Régiment à colmater les brèches ouvertes par l'ennemi au nord de la ville. Le 25 octobre, un déluge de fer et de feu s'abat sur l'ensemble des lignes, touchant notamment l'ambulance n° 2 du MP Liffan, qui occupe l'hospice St-Jean. Cette fois, le dispositif nord-est est submergé et le repli est ordonné jusqu'à la voie ferrée Dixmude-Nieuport, ce qui amène *ipso facto* le Haut-commandement belge à prendre la décision d'inonder la zone ainsi abandonnée, entre fleuve et rail, et ce pour stopper l'avance de l'ennemi. Pour ce faire, on colmatra les canaux d'évacuation des eaux passant sous le remblai de la voie ferrée et, en aval, on ferma les vannes d'écluse de Nieuport. L'eau ne montera que lentement, mais aura pour conséquence non souhaitée d'envahir nombre de tranchées près du Vliet et dont les occupants feront la triste expérience des pieds gelant dans les godillots.

Restés maîtres de la situation dans Dixmude même, les fusiliers-marins portent désormais leurs efforts sur le secteur sud de la ville, en y creusant notamment de nouvelles tranchées. En bout de ligne, le 2/II tient solidement St-Jacques Cappelle et ND du Bon Secours. Dans la nuit du 25 au 26, les



Carte des lieux où se déroulent les combats.

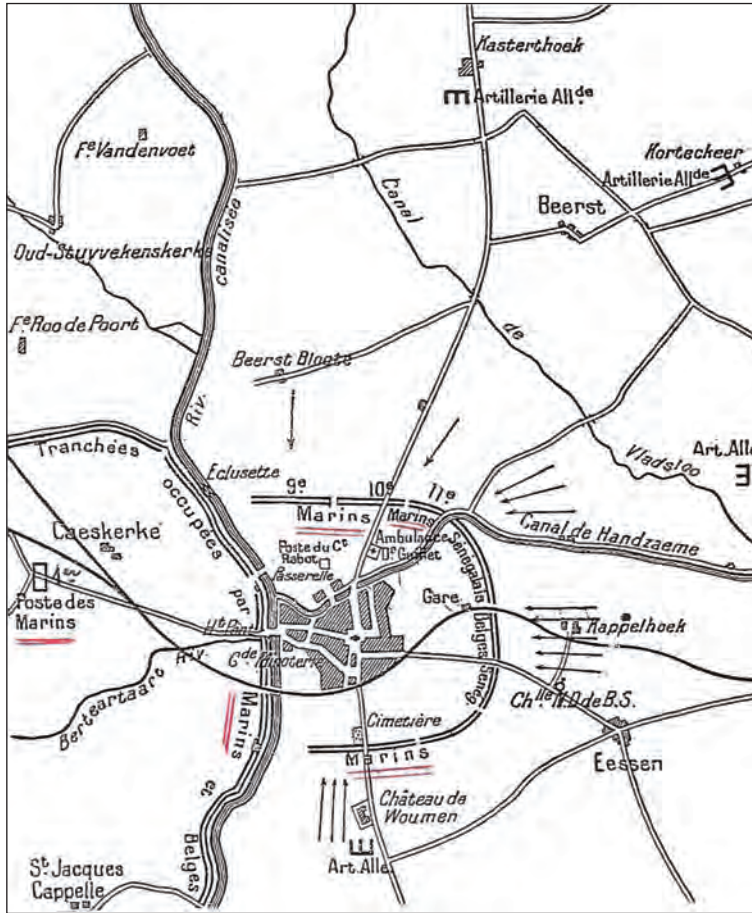
Allemands tentent une manœuvre audacieuse couplant une attaque venue de l'est avec une autre venue de l'ouest, celle-ci en franchissant la zone en cours d'inondation et en passant par Caeskerke puis par la Minoterie de Dixmude ; le but est bien sûr de couper la ville en deux dans le sens transversal. À l'est l'offensive avortera grâce à l'héroïque défense de la 7/2/II (LV Gamas). La seconde réussira partiellement, l'ennemi tombant sur les arrières des PC d'état-major du 2^e Régiment et du 1/II, où l'on trouve le MP Duguet du 2^e Régiment, avec une ambulance belge ; lors de la fusillade qui s'ensuit, Duguet tombe, mortellement blessé. L'aumônier Le Helloco, qui l'accompagne, est grièvement blessé. Les Allemands s'emparent de trois médecins belges, ainsi que d'infirmiers et brancardiers, et du CF Janniot du 1/II, les entraînant vers l'est ; mais à hauteur du pont de La Minoterie, sur l'Yser, ils sont empêchés de passer rive droite par le 1/I (CF Marcotte de St-Marie, M1 Le Marchadour), chargé de sa défense. Avant de se rendre, les Allemands exécutent froidement le CF Janniot. En représailles, Ronarc'h fait fusiller trois Allemands.

Le 26 est marqué par des combats féroces au corps-à-corps au niveau des tranchées sud. Le renfort de deux bataillons de tirailleurs sénégalais, placés à l'est de la ville au centre du dispositif, permet un redéploiement des fusiliers-marins, au sud au niveau du cimetière, au nord-est sur les berges du canal de Handzaeme. Maintenant, la montée significative des eaux de l'Yser, oblige les Allemands à abandonner leur espoir d'encercler la ville. Mais la pluie qui ne cesse plus depuis trois jours et trois nuits, fait que par endroits, l'eau arrive à mi-jambe des combattants. Faute de ravitaillement, on en arrive à boire l'eau croupie des caves, bouillie sur ordre des médecins. Faute aussi de moyens d'évacuation vers l'arrière, l'encombrement des ambulances amène les commandants de compagnie à empêcher les blessés les moins touchés de

quitter leur poste de combat. Ronarc'h déplace son QG de Caeskerke à Oudcappelle.

Le 3 novembre, le 1/II lance une attaque contre le château de Woumen, d'où l'artillerie ennemie menace directement nos positions. Ce sera un échec. Dans Dixmude, la situation empire d'heure en heure. Le LV de Nanteuil (12/3/II) qui sera tué le 10 novembre, écrit : « *Visité l'église et l'hôtel de ville de Dixmude. Effroyable ! Tout cela n'est plus que ruine sans nom. Il reste de Messine plus de cette malheureuse cité* ». Du 6 au 10 novembre, les attaques ennemies sont incessantes et l'on ne parvient même plus à évacuer les morts des tranchées. Les blessés sont soignés sur place. Les ballons-saucisses « *aviatiks* » de l'ennemi dirigent les bombardements avec une diabolique précision. Mais les fusiliers-marins tiennent toujours leurs positions-clés du cimetière et du canal de Handzaeme, isolées l'une de l'autre du fait de l'enfoncement du centre de défense, abandonné par les Belges et les Sénégalais. Le 10 novembre, les obus tirés depuis Woumen écrasent le cimetière où les hommes du 2/II se font hacher sur place. Le poste de secours du M1 Mielvaque, évacué une heure avant, est pulvérisé. Les obus tirés de Beerst écrasent à leur tour les trois compagnies du 3/I qui tenaient le canal de Handzaeme. Le CF Rabot est tué. Une partie de l'équipe du poste de secours du 3/I est faite prisonnière, dont son chef, le M1 Guillet. L'autre partie, avec le M3 Chastang, se replie au sud de la gare où les Allemands la font prisonnière, l'emmenant vers Eessen.

La chute de Dixmude est inéluctable, les défenseurs se battant à un contre six, souvent au corps-à-corps. Au soir du 10, le dernier bataillon doit se résigner à passer rive gauche de l'Yser : Dixmude est allemand. Les pertes françaises sont effroyables : trois fusiliers-marins sur cinq sont hors de combat. Parmi les nombreux officiers tués, le MP Lecœur qui



6 novembre 1914 Dixmude : Position des fusiliers-marins avant l'effondrement des défenses centrales, qui causera la perte de la ville.

venait de relever son camarade Duguet à l'état-major du 2^e Régiment.

Cette fois l'Yser ne forme plus qu'un lac de 15 km sur trois : cette barrière aquatique permet aux marins de tenir encore quelques temps la rive gauche au nord de la ville. Le 11 novembre, un drame se joue sur la route d'Eessen. Incorporé d'autorité à une ambulance allemande, le M3 Chastang quitte un moment la cave de la maison en ruines où s'entassent des blessés, dont des fusiliers-marins non évacués. Un des nôtres lui a été signalé, râlant dans un fossé, jambes brisées. Un éclat d'obus belge tiré de la rive gauche foudroie Chastang.

Après le 11 novembre 1914 : Relevée le jour même, la Brigade quitte les rives de l'Yser pour Dunkerque mais le 1^{er} Régiment (CF Freud remplaçant Delage, blessé) repart au front quatre semaines plus tard avec l'ambulance n° 1 du MP Vallot. Direction Steenstraete, sur le canal de l'Yperlée, au nord-ouest d'Ypres. Une bataille de cinq jours se déclenche le 17 décembre. Les fusiliers-marins du 1/I (M1 Le Marchadour) puis du 2/I (M1 Taburet) se heurtent à un rempart de mitrailleuses ennemies, perdant 400 hommes dont 19 officiers.

Le M3 Arnould du 1/I réussit à ramener dans nos lignes les 20 blessés qu'il a dégagés avec ses brancardiers, de la maison servant de poste de secours et qui a été détruite par un

obus ennemi. Ayant reçu des renforts de nos ports de guerre, c'est au tour du 2^e Régiment de quitter Dunkerque 15 jours après le 1, pour le secteur de Nieuport. Son 1/II (M1 Dupin) a pour mission d'élargir la tête de pont devant Nieuport, en s'emparant de St-Georges, rive gauche de l'Yser, alors en partie sous les eaux. L'assaut est donné par la 3/1/II (LV Le Page) qui y perdra l'essentiel de ses effectifs, dont 32 tués ; mais le village est occupé et ne sera jamais repris par les Allemands.

Le 11 janvier 1915, le détachement de réserve de la Brigade se voit remettre, à St-Pol, près de Dunkerque, des mains du président de la République Poincaré, le drapeau qu'elle ne possédait pas encore. Offert par la ville de Lorient, ce drapeau est aujourd'hui le troisième le plus décoré de France, portant dans ses plis les noms de 11 batailles des deux guerres mondiales.

Le 1^{er} février, la Brigade au complet se retrouve dans la poche de Nieuport, entre St-Georges et Lombartzyde, afin de tenir les îlots de terre que l'inondation n'a pas atteints. On y creuse des tranchées qui s'emplissent d'eau glacée au fur et à mesure. Les postes les plus avancés sont alors à moins de vingt mètres des postes ennemis établis sur des îlots identiques. Au bout de trois mois d'attente, marqués par de multiples escarmouches, c'est enfin la délivrance : une

attaque massive partie de St-Georges permet de s'emparer des deux fermes stratégiques « W » et de « L'Union », puis du pont sur l'Yser, à Mannekesvère. Pourtant le repli, plus au sud, de l'Armée belge rend bientôt intenable nos positions, très en pointe dans le dispositif. Leur abandon est décidé le 13 mai au matin, non sans un dernier combat d'une violence inouïe et où la Brigade perd 600 hommes. Parmi eux, l'EV Rolin, de la compagnie de mitrailleuses meurt dans les bras de son commandant, le LV Cayrol, à qui il a le temps de dire avant d'expirer : « Commandant, surtout n'oubliez pas de récompenser les hommes de ma section pour leur belle conduite au feu ». Le M1 Chauviré de l'ambulance n° 1 avait tenté en vain de le sauver.

Le retour définitif de Nieuport fin novembre est teinté d'amertume. En effet, sur décision du nouveau ministre de la Marine Lacaze (qui a remplacé Augagneur), la Brigade est dissoute et Ronarc'h est promu vice-amiral. Le motif est la récupération d'effectifs pour les flottes de patrouille de surface, engagées dans la lutte anti-sous-marine. Le Ministre Lacaze ne conservera le 30 novembre 1915 qu'un seul bataillon de combat (et de marche) de 1 200 hommes, lequel, jusqu'en 1918, sera amalgamé, lors de divers combats, à des régiments d'infanterie, et ce jusqu'au dernier fait d'armes des fusiliers-marins, le 14 septembre 1918, au moulin de Laffaux,



La bataille de Steenstraete du 17 au 22 décembre 1914.

dans l'Aisne (CF Martel), un ancien de l'état-major du 2/II à Dixmude). L'attaque de ce moulin est considérée comme l'un des plus glorieux combats de la 1^{re} Guerre mondiale. En une heure, les Allemands sont délogés, 300 d'entre eux sont faits prisonniers avec leur artillerie. Le bataillon perdra 400 hommes dont une cinquantaine de tués. Avant de mourir, le LV Marrest avait déclaré fièrement, faisant allusion au formidable système de défense ennemi : « *Là au moins, le bataillon mourra en beauté !* ».

Le bataillon sera définitivement dissous le 14 février 1919.

Les médecins de la brigade Ronarc'h des fusiliers-marins

Un peu à l'image de la Brigade, son Service de Santé est lui aussi un amalgame entre des médecins de marine anciens, réactivés car venant de la réserve, de médecins d'active chevronnés, prélevés dans les escadres ou les infirmeries d'arsenaux et de jeunes « auxiliaires » non thésés prélevés sur les effectifs des promotions 1911 et 1912 de l'École de Santé Navale de Bordeaux. On trouvera donc à la Brigade des médecins de plus de 55 ans à côté de jeunes dont certains ont à peine 20 ans.

Plusieurs des médecins réactivés sont issus des anciennes Écoles de Médecine et de Chirurgie Navales de Brest, Rochefort et Toulon et n'ont jamais connu l'École de Bordeaux. Certains ont servi dans les colonnes de pénétration au début de la colonisation soit avant 1890. D'autres ont été détachés hors budget dans le Service de Santé des colonies.

Les médecins de la Brigade sont répartis entre les deux ambulances régimentaires, leurs états-majors, la compagnie de mitrailleuses et les postes de secours des bataillons. Entre septembre 1914 et novembre



Au centre MC2 Seguin, à gauche amiral Ronarc'h (devant Nieuport 18 juin 1915).

1945, on en comptera en tout et pour tout 42, mais 17 seulement sont présents au Corps le 6 octobre 1914 quand la Brigade quitte Paris pour le front. Les autres rejoindront la Brigade, échelonnés entre le 7 octobre 1914 et le 19 novembre 1915.

Le médecin-chef de la Brigade est le médecin en chef de deuxième classe (cinq galons panachés) M. Seguin. Il prendra rang au tableau des officiers de la Légion d'Honneur le 2 novembre 1914 pour avoir « *dirigé le service médical de la brigade avec dévouement et compétence* ».

Les médecins des ambulances régimentaires

L'ambulance n° 1

Dix médecins passeront dans cette ambulance placés sous les ordres du médecin principal Georges Gustave Vallot, natif de Langres, médecin d'active de 49 ans, issu de l'École de Médecine et de Chirurgie Navale (EMCN) de Brest où il était entré en 1883. Toute sa carrière, il a alterné embarquements, séjours coloniaux (Cochinchine 1888-1889, Tonkin 1889-1890, Madagascar 1898-1900 où il est fait chevalier de la Légion d'Honneur, régiments de marine, hôpitaux en tant que spécialiste YORL) Il est inscrit après Dixmude au tableau d'avancement des MC2, la proposition étant accompagnée de la mention « *Médecin expérimenté d'une haute valeur professionnelle. A dirigé son ambulance avec un zèle, un dévouement et une compétence remarquables. A su faire face en plusieurs circonstances aux difficultés posées par le grand nombre de blessés* » (et déjà lors du repli de la

Brigade après le combat de Melle près de Gand). Vallot quittera la Brigade le 1^{er} février 1915, remplacé par le médecin principal Joseph Rolland (Bordeaux 1892). Vallot terminera sa carrière comme directeur du Service de Santé de la première région maritime de Cherbourg.

Les médecins de 1^{re} classe sont au nombre de quatre :

- Le M1 de réserve R. Petit-Dutaillis, ancien des EMCN, devenu après sa démission de la marine, chirurgien éminent à Paris. Il est blessé le 3 novembre 1914 dans son ambulance par un éclat de shrapnel qui lui fracture la mâchoire. Du fait de l'arrivée d'un autre médecin à l'ambulance, il sollicite, alors qu'il a le visage toujours bandé, son détachement au poste de secours, alors débordé, de son camarade du 1/1 Le Marchadour en lui lançant « *Je viens me faire tuer avec vous* » (selon Georges Le Bail). Il sera proposé au grade de médecin principal de réserve avec la mention « *Recommandé autant pour sa grande valeur opératoire que pour le dévouement absolu qu'il témoigne à ses malades* ». Il sera inscrit plus tard au tableau des officiers de la Légion d'Honneur avec une mention tout aussi élogieuse « *Médecin et chirurgien éminent. Passé médecin major au 1^{er} Régiment il a organisé son service et obtenu les meilleurs résultats dans des circonstances difficiles* ».

- Le M1 Auguste Donval (Bordeaux 1899). Il n'arrivera à la Brigade que le 19 avril 1915 venant de l'hôpital de Port-Louis (Lorient) où il était résident. Il restera en place jusqu'à la dissolution de la Brigade.

- Le M1 Frédéric Chauvin (Bordeaux 1894), ancien médecin des tirailleurs sénégalais puis médecin embarqué jusqu'en 1910, il



Le drapeau des fusiliers-marins.

arrive à la Brigade venant de l'École d'Application de Toulon où il était assistant-enseignant en chirurgie. Il terminera sa carrière médecin général.

– Le M1 Maurice Chauviré (Bordeaux 1905) se distinguera en mai 1915 à Nieuport en essayant vainement sous les obus de sauver l'EV Rolin de la compagnie de mitrailleuses alors que son ambulance est installée au village de Koxyde près de Furne.

– Les effectifs de l'ambulance sont complétés par les médecins de 3^e classe (Bordeaux 1911) Gabriel Baixe et Guy Masselin qui se verront décerner tous deux un « témoignage officiel de satisfaction avec inscription au calepin ». Cette attribution entraîne pour chacun d'eux la citation suivante « S'est toujours distingué par son zèle, son dévouement pour les blessés et son courage pour aller les relever jusque sous le feu de l'ennemi ».

– Citons enfin, toujours à l'ambulance n° 1, l'officier d'administration du Service de Santé, l'OA2 Le Doze.

L'ambulance n° 2

Elle ne comptera dans ses rangs que cinq médecins ce qui s'explique par des relèves moins nombreuses. Son médecin-chef est le médecin principal Joseph Liffra (Bordeaux 1890) né à Alès en 1871. Liffra avait commencé par servir comme médecin des colonies et pays de protectorat au Sénégal (1894) et Madagascar (1898) avant de retrouver des embarquements traditionnels comme médecin de marine proprement dit, alternant avec des postes à terre dont l'École de Bordeaux comme commandant de compagnie. Après avoir échoué au « Grand cours » de l'Institut Pasteur, il se spécialise en chirurgie. Il est médecin du navire hôpital « Canada » quand le 1^{er} septembre 1914, il est désigné pour la Brigade des fusiliers marins, qu'il ne quittera qu'à sa dissolution. Devenu médecin général, il terminera sa carrière comme chef du Service de Santé de la première région maritime de Cherbourg. Il avait été inscrit au tableau des officiers de la Légion d'Honneur le 3 décembre 1914 avec la mention « Médecin accompli, ayant montré dans la direction de son ambulance une grande activité et de solides qualités de décision et de fermeté ».

Les médecins adjoints sont :

– Le médecin de réserve Édouard Plouzané, 55 ans, issu de l'EMCN de Brest et dont l'un des titres de gloire avait été de participer à deux campagnes d'Afrique dont celle du colonel Frey dans sa lutte contre Samory et Mamadou Lamine. Il avait démissionné à 36 ans en 1895, après avoir servi au 2^e RT Tonkinois. Devenu médecin civil, il abandonne son métier pour se consacrer à la politique, élu député radical des Côtes du Nord. Dans le cadre de l'ambulance n° 2, il est chargé de l'instruction des brancardiers, du tri des blessés et des évacuations sanitaires. Il devra

quitter son poste courant 1915 en raison de troubles oculaires d'origine probablement onchocercarienne. Il terminera la guerre comme sous-préfet en mission. Il est proposé comme officier de la Légion d'Honneur avec la mention « Officier très dévoué et très attentionné. A organisé avec bonheur le service des brancardiers et les évacuations des blessés ».

– Le M1 d'active Antoine Marin (Bordeaux 1898) sera fait chevalier de la Légion d'Honneur, « reconnu pour ses qualités de chirurgien d'urgence et son grand dévouement ».

– Le M1 d'active Germain Degroote (Bordeaux 1892).

– Le M1 de réserve Fournier, ancien des EMCN, rappelé de la vie civile.

L'ambulance compte également dans ses rangs le M3 Pierre Leissen (Bordeaux 1912). Georges Le Bail signale que ce Nantais d'origine « a pansé par certaines les glorieux blessés de la brigade ».

Les médecins des états-majors régimentaires

Certains de ces médecins n'hésiteront pas, au fil des combats, à se faire détacher dans les postes de secours des bataillons et ce en fonction des besoins.

Premier Régiment

– MP de réserve Lorin, né en 1864 à Brest, il y fait son EMCN à partir de 1885. Il a la particularité d'avoir d'abord opté pour le nouveau Corps de Santé des colonies (Sénégal 1890-92, Dahomey 1893, Côte d'Ivoire 1894, Madagascar 1895) avant de redevenir intégralement marin jusqu'à sa radiation des cadres en 1910. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1904, Lorin cumule la plupart des médailles « exotiques » de l'époque (médailles de Madagascar, du Dahomey, nationale de Chine, coloniale avec double agrafe « Sénégal Soudan », Étoiles noires d'Anjouan et du Bénin, Dragon d'Annam). Il sera relevé par le MP Le Floch.

– MP d'active Auguste Le Floch (Bordeaux 1890) : ce morbihannais de Belle-Île en mer, où il naît en 1867, a derrière lui une carrière quasi exclusive de médecin de marine, sauf un court séjour au Congo français en 1894. Il est promu médecin principal le 2 août 1914, soit juste avant la guerre.. Il ne rejoindra la Brigade que le 22 novembre 1914, au lendemain de Dixmude, étant affecté jusque-là successivement sur le Jean-Bart, le Bien Hoa et au port de Rochefort.

Deuxième Régiment

– MP d'active Paul Duguet, 49 ans, issu de l'EMCN de Rochefort. Il a commencé sa carrière en alternant embarquements et campagnes coloniales (Tonkin, Dahomey, Madagascar, cette dernière campagne au

Corps expéditionnaire du général Duchesne, dévasté, comme on sait, par la malaria en 1895). Il est médecin-major de l'arsenal de Rochefort lorsqu'il est affecté à la Brigade Ronarc'h. À Dixmude, son poste de commandement est installé rue Neuve. C'est là, dans la nuit du 20 octobre 1914, que, lors de l'attaque surprise allemande, venue de l'arrière à travers les zones en cours d'inondation, le MP Duguet est tué, alors qu'il se trouve en compagnie de l'aumônier du 2^e Régiment Le Helloco. Surpris par les coups de feu proches, les deux hommes sont sortis sur le seuil de la maison qu'ils occupent. Ils sont frappés, presque à bout portant, par une rafale, les ombres chinoises qu'ils forment dans l'encadrement de la porte leur ayant été fatales. Duguet qui a notamment une balle dans l'abdomen, se vide de son sang. Il murmure à l'aumônier grièvement blessé à ses côtés « J'ai les reins brisés, je ne peux plus remuer les jambes... M. l'abbé, nous sommes perdus. Donnez-moi l'absolution. Je regrette... », il ne finira pas sa phrase, expirant en mêlant son sang à celui de son ami. Le MP Duguet sera cité à l'ordre de l'armée (8/11/1914) « Très brillante conduite. A été tué à son poste par un parti d'allemands qui avaient pénétré à travers nos lignes ». Une autre citation précisera « Homme de devoir et d'une haute compétence professionnelle. Le dévouement et l'abnégation même ». La promotion 1968 de Santé Navale porte son nom.

– MP d'active Henri Lecœur, adjoint de Duguet, il le remplace à sa mort, comme médecin-chef du 2^e Régiment. Il a 50 ans en 1914 et est issu de l'EMCN de Rochefort. À la sortie de l'EMCN, il sert au Sénégal, à Madagascar, à la Guadeloupe et la Martinique avant d'effectuer plusieurs embarquements puis de se retrouver à l'ambulance de l'arsenal de Toulon d'où il partira au front. Tué à son tour le 10 novembre 1914, sous les bombardements ennemis, alors qu'il dirige la manœuvre du passage des postes de secours du 2^e Régiment de la rive droite à la rive gauche de l'Yser. Cité à l'ordre de l'Armée « Tué le 10 novembre en soignant les blessés sous un bombardement intense par un obus de gros calibre ».

– MP d'active Michel Paul Brugère (Bordeaux 1890) né à Montpon en Dordogne en 1868, Brugère alternera aussi embarquements et affectations outre-mer (Tonkin, Soudan) affecté au 2^e Régiment il remplace Lecœur. Plus tard, devenu médecin général, il dirigera l'École de Santé Navale en 1927.

Les médecins de Bataillons

Premier Régiment : Premier Bataillon (1/I)

– M1 Le Marchadour, né à Châteaulin en 1868. Après ses études civiles, il intègre en collatéral, comme médecin-auxiliaire, le

Service de Santé de la marine (1890) Promu M2 en 1891 puis rapidement M1 du Service de Santé des colonies et pays de protectorat, il mène d'abord une carrière ultra-marine (Sénégal, Dahomey, Tonkin à Haïphong et Dap Tan) entre 1891 et 1895. À Dap Tan, il sert sous les ordres du M1 Michel Brugère. Il démissionne du Service de Santé en 1896, non sans avoir obtenu la croix de chevalier de la Légion d'Honneur et avec le grade de M1 de la marine sans avoir jamais servi dans ce Corps. Ami du M1 Petit-Dutaillis, il exerce dans le civil à Paris et est rappelé à la mobilisation de 1914. Cité une première fois à l'ordre de la Brigade en terme élogieux « *Officier d'un zèle et d'un dévouement inlassable, n'a pas cessé de donner au combat l'exemple d'un sang-froid remarquable* » (décembre 1914) puis une seconde fois à celui de la division « *Remarquable par son courage, son activité et sa très haute conscience professionnelle ; a été depuis le commencement de la campagne un conseiller technique précieux pour le commandement dans toutes les questions d'hygiène. Les travaux entrepris sous sa direction ont abouti à l'assainissement de nombreux postes avancés qui seraient devenus sans cela des foyers d'infection pour leur garnison* ». Le Marchadour était très populaire parmi les fusiliers-marins par sa bonne humeur et l'intérêt tout particulier qu'il portait aux hommes. Il fut promu officier de la Légion d'Honneur le 3 décembre 1914.

– M3 Marie Jean Arnoult (Bordeaux 1911). Sans avoir terminé ses études (et pour cause), Arnoult avait déjà été proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'Honneur le 3 décembre 1914 pour « *avoir montré depuis le début de la campagne une valeur professionnelle et un dévouement tout-à-fait exceptionnel* ». Volontaire pour toutes les missions du bataillon, il se signalera à nouveau à deux reprises. Le 17 décembre 1914, à Steenstraete, comme on l'a déjà évoqué, il organise son poste de secours sous le feu ennemi et réussit à évacuer un à un chacun des blessés qu'il avait ramassés sur le champ de bataille. Bien qu'un obus ait détruit son poste de secours, il le quitte le dernier tel le commandant d'un navire en train de sombrer. Il obtiendra à cette occasion un témoignage officiel de satisfaction. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1915, à St-Georges Sud (devant Nieuport) tenu par la 1/1/I du LV Muselier (qui deviendra célèbre en 1940 pour d'autres raisons) Arnoult envoie ses brancardiers au secours d'une patrouille de reconnaissance ayant atteint les barbelés ennemis et décimée par des salves de mitrailleuses. Les ayant rejoint, Arnoult ramène dans nos lignes le quartier-maître Barbéoch, atteint de six balles. Il se dépensera en vain pour le sauver. Alors que l'ennemi a envahi le poste de secours, il réussit à s'enfuir, emportant avec lui le Corps du quartier-maître.



M1 Le Marchadour devant l'automobile de l'amiral Ronarc'h.

Deuxième Bataillon (2/I)

Cinq médecins vont se succéder dans ce poste de secours dont le médecin-chef est le M1 Jules Taburet (Bordeaux 1890). Bien qu'ayant eu une courte carrière dans l'active (il démissionnera en août 1900) Taburet s'était distingué dans le cadre du Service de Santé des médecins des colonies et des pays de protectorat, par un exploit unanimement reconnu, ayant effectué avec le LV Hourstou la première descente du Niger de Tombouctou jusqu'à la mer (1895-1896) ce qui lui vaudra la croix de chevalier de la Légion d'Honneur en 1897. Le 26 octobre 1914, Taburet se signale en opérant sur le champ de bataille même le LV Eno (7/2/I) « *Eno avait été opéré par son concitoyen et ami, le docteur Taburet, un de ces médecins de la Brigade qui montrèrent sous le feu, au chevet de nos blessés, le plus absolu mépris du danger* » (Le Bail). Il est fait officier de la Légion d'Honneur le 3 décembre 1914 « *Officier particulièrement actif et dévoué, intrépide au feu, a traversé comme médecin de bataillon des situations très pénibles* ». Le 22 décembre 1914, à Steenstraete, isolé dans son poste de secours avancé, il soigne un à un les membres blessés d'une patrouille tombée dans une embuscade ; il reçoit le dernier soupir du matelot-fusilier Moalic de la 5/2/I. Blessé à son tour et évacué, Taburet est remplacé au bataillon par le M1 Fournier venu de l'ambulance n° 2. Rétabli, il poursuit le combat, se voit décerner la Croix de Guerre avec palme le 16 mars 1917, avant d'être affecté au port de Bizerte fin 1917 puis à celui de Brest en 1918. Il retrouve son cabinet de médecin civil en 1919.

On ne présente évidemment pas le M1 d'active Victor Segalen (Bordeaux 1898) 37 ans en 1915. Son passage à la Brigade sera relativement bref. Arrivé de l'hôpital maritime de Brest où il avait été affecté après son retour de Chine, dans le cadre cette fois d'une

mission de recrutement de coolies chinois pour les usines d'armement, il rejoint la Brigade sur le front de Nieuport le 7 mai 1915, prenant part à la rude guerre de tranchées à hauteur de St-Georges. Il sera évacué sanitaire le 12 août 1915 pour gastrite aiguë. Il aura eu l'occasion de retrouver brièvement le LV Lartigue (2/1/I) son compagnon d'expédition en Chine et qui venait d'être promu à ce grade pour avoir pris d'autorité à Dixmude, sous la mitraille, le commandement de sa compagnie à la place de son commandant blessé. Le poste de secours comptera également dans ses rangs le M2 d'active Louis Thomas (Bordeaux 1907) et le M3 auxiliaire Eugène Gouriou (Bordeaux 1911).

Troisième Bataillon (3/I)

– M1 de réserve Guillet, 54 ans, issu des EMCN. Le 10 novembre 1914, son poste de secours se trouve établi dans la cave d'une maison abandonnée au débouché de la route de Beerst, sur la canal de Handzaeme. Depuis la veille, les 9, 10 et 11/3/I se battent corps-à-corps dans les tranchées de la position fortifiée nord, contre des forces ennemies très supérieures en nombre. Un moment, l'écrasement de la 11^e compagnie (LV Cantener) amène les Allemands, baïonnette au canon, devant le poste de secours. Craignant pour ses blessés, Guillet se place, revolver au poing, à l'entrée de l'escalier de sa cave, donnant l'ordre au M3 Chastang de continuer à soigner les blessés en contrebas. Les Allemands ne cessant d'avancer, Guillet ouvre le feu blessant l'un d'eux. Les assaillants répliquent et Guillet a l'oreille arrachée par une balle. Il réussit néanmoins à gagner le grenier de la maison. Les Allemands le poursuivent et le maîtrisent non sans l'avoir abreuvé de coups de crosse. Dans la mêlée, Guillet a le bras fracturé. Alerté, Chastang a tenté de s'interposer, faisant rempart de son Corps. Un



Victor Segalen.

officier ennemi va finalement sauver la situation, ayant compris grâce aux brassards portés par les deux hommes qu'il avait affaire à des éléments du Service de Santé. Guillet et Chastang et tout leur personnel sont finalement faits prisonniers. Guillet sera traduit devant une commission qui conclura qu'il n'avait fait que défendre ses blessés, les armes à la main, ce qui lui évitera l'exécution pure et simple. Libéré un peu plus tard, Guillet sera proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'Honneur « *Très bon médecin. S'est dépensé sans compter pour soigner et défendre ses blessés* ».

- M1 d'active Louis Cristau (Bordeaux 1901). Il remplacera Guillet lors des opérations suivant la bataille de Dixmude.

- M3 auxiliaire Félix Chastang (Bordeaux 1911). Prisonnier avec son chef le 10 novembre, il sollicite l'autorisation d'aller relever avec ses brancardiers les blessés du 3^e bataillon encore éparpillés sur le terrain. Ayant reçu le feu vert du commandement allemand, il les ramène un à un jusqu'à l'ambulance allemande voisine. C'est alors que cette dernière se replie sur Eessen, que Chastang part chercher un dernier fusilier blessé gisant dans un fossé : il est fauché par un shrapnel tiré par l'artillerie belge au-delà de l'Yser. Impressionné par le comportement de Chastang, le médecin-chef allemand lui fera rendre les honneurs militaires et fera inscrire sur la croix de bois de sa tombe (en allemand) « *Ici repose un brave médecin français* ». La promotion 1958 de Santé Navale portera son nom.

- Chastang sera remplacé par le M3 Jean Le Goffic, son co-promotionnaire de

Bordeaux, fils de l'écrivain, Charles Le Goffic, auteur du livre « *Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers-marins* ».

Deuxième Régiment

Premier Bataillon (1/II)

- M1 de réserve F. Dupin issu des EMCN. Obtiendra la croix de la Légion d'Honneur le 3 décembre 1914, à la fois pour « *le dévouement inlassablement déployé auprès de ses blessés* » et pour ses quatre campagnes antérieures sur mer comme dans les colonies et pays de protectorat.

- M3 Louis Carpentier et François Kervella (Tous les deux Bordeaux 1912) Après Dixmude, ils se verront décerner un témoignage officiel de satisfaction. Carpentier avait été blessé sur le terrain en pansant un blessé. Kervella s'était fait remarquer « *par son mépris total du danger aux postes avancés, afin de prodiguer ses soins à ses blessés* ». À la mort de Lecœur, de l'état-major du 2^e Régiment, tué le 10 novembre, il avait spontanément pris sa place, « *se montrant malgré son jeune âge, à la hauteur de toutes ses fonctions* » (Georges Le Bail).

Deuxième Bataillon (2/II)

- M1 de réserve Joseph Bessière (Bordeaux 1892) arrivé pendant la bataille de Dixmude, il sera par la suite de tous les combats de la Brigade jusqu'à sa dissolution. Il sera proposé, à l'issue, au grade de médecin principal de réserve, avec la mention « *A toujours fait preuve de brillantes qualités professionnelles, jointes à un dévouement et à un courage dignes des plus grands éloges. S'est particulièrement distingué à Steenstraete en décembre 1914 et à Nieuport les 9 et 10 mai 1915* ». Il fut promu officier de la Légion d'Honneur étant

déjà chevalier quand il était médecin des colonies et des pays de protectorat. En décembre 1915, il deviendra le médecin-chef du bataillon unique ayant succédé à la Brigade des fusiliers-marins.

- M1 de réserve Jean-Marie Mielvaque (Bordeaux 1894) après Dixmude, proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'Honneur en raison de « *son activité et de son dévouement* ».

- M3 Antoine Bertrou (Bordeaux 1911) remarqué lors de la prise de Beerst en « *soignant ses blessés avec un courage et un dévouement extraordinaires sous le déchaînement des balles et de la mitraille* » (Le Bail). Témoignage officiel de satisfaction.

Troisième Bataillon (3/II)

- M1 de réserve Charles Ziegler (Bordeaux 1890) inscrit au tableau des médecins principaux de réserve après avoir pris officiellement, après Dixmude, le poste de médecin-chef du 2^e Régiment en remplacement de Lecœur, tué au combat.

- M1 de réserve Jean Bonaventure Maille (Bordeaux 1894) remplace Ziegler au 3/II.

- M3 Émile Pierre (Bordeaux 1912). Témoignage officiel de satisfaction.

Les médecins de la compagnie de mitrailleuses

- M1 de réserve René Le Feuteun (Bordeaux 1896) né en 1876 à Quimper, marin pur ayant multiplié les embarquements, il est rayé des cadres en 1909 et rappelé en août 1914 sur le navire-hôpital Bretagne avant d'être désigné pour la Brigade des fusiliers-marins en septembre. Le 17 octobre,



M1 Taburet devant son poste de secours.



Félix Chastang, Santé Navale 1914.

il est blessé au feu en soignant un blessé à même le champ de bataille et sera proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'Honneur à l'issue des opérations de Dixmude. Rétabli, il sera affecté au Dépôt-marine de Paris où il servira d'août 1915 à août 1919.

– M1 d'active Louis Lancelin (Bordeaux 1899), originaire de Versailles où il est né en 1879. Lancelin servira exclusivement dans la marine avant d'être affecté dans son premier poste « colonial » au 2^e RIC de Brest le 27 août 1914. De là, il sera désigné en urgence pour la Brigade et sa compagnie de mitrailleuses le 18 octobre, à la suite de la blessure du M1 Le Feuteun. Blessé au feu à son tour, il devra quitter la Brigade le 17 novembre et sera proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

On ne saurait terminer cet énoncé des noms des 42 médecins de la Brigade, sans évoquer quelques-uns de ceux qui les assistèrent dans les combats, à savoir les infirmiers et les brancardiers. Beaucoup périrent, davantage encore furent blessés. Plusieurs obtinrent la médaille militaire (la Croix de Guerre n'existe pas au début du conflit) tel le second maître infirmier Porhel et ce pour « avoir montré jour et nuit un dévouement inlassable dans les soins à donner aux nombreux blessés de son ambulance ». Parmi les brancardiers, on hésite, dit Le Bail, à en citer l'un plus que l'autre. Et pourtant François Caous, matelot-fusilier de deuxième classe du 2^e Régiment, engagé à Melle, « restera pendant 13 heures consécutives sous le feu de l'ennemi à soigner et relever des blessés. À Beerst, puis à l'attaque du château de Woumen, s'est occupé à nouveau pendant plusieurs heures, à rechercher et relever des blessés sous le feu de l'ennemi avec une bravoure et un entrain remarquables ». Quant au matelot Pierre

Loyer, il sera grièvement blessé le 10 août 1915 en soignant un blessé à même le champ de bataille « continuant à le panser avant d'accepter de se faire soigner lui-même ».

Il convient enfin de ne pas oublier l'étonnante figure de la seule femme présente à la Brigade, Lady Dorothy Feilding, dame ambulancière de la croix Rouge anglaise, qui après la bataille de Melle fut rattachée à l'ambulance n° 2. L'amiral Ronarc'h la cita à l'ordre de la Brigade « pour avoir assuré l'évacuation de très nombreux blessés à Gand puis à Dixmude, en donnant à tous, journellement, le plus bel exemple de mépris du danger et de dévouement » (Oostvleteren, le 31 décembre 1914) Georges Le Bail ajoute à son propos « Si chaque combattant sauvé par elle donnait droit aujourd'hui à une couronne de chêne, elle pourrait en suspendre des centaines au mur intérieur de son home ».

En conclusion de cette épopée de la Brigade des fusiliers-marins et de l'héroïque conduite de son Service de Santé, les propos de l'écrivain Charles Le Goffic nous ont paru parfaitement résumés ce qu'il en fut vraiment à Dixmude ou ailleurs : « On ne saurait dire assez combien le Corps de Santé de la Brigade, depuis son chef le docteur Seguin, jusqu'au dernier des médecins de troisième classe, sortis de l'école de Bordeaux, montra d'admirables qualités au cours de la campagne. Le Corps de Santé fut aussi éprouvé que celui des officiers ».

Bibliographie

– Georges LE BAIL : La brigade des Jean Le Gouin. Histoire documentaire et anecdotique des Fusiliers-marins de Dixmude d'après des documents originaux et des récits des combattants. *Librairie Académique Perrin et Cie Paris 1917.*

– Charles LE GOFFIC : Dixmude. Un chapitre de l'histoire des fusiliers-marins (7 octobre-10 novembre 1914). *Librairie Plon. Paris 1916.*

– Michel SARDET (Bordeaux 52) : Le Service de Santé de la Marine dans la Guerre 14-18. *Bulletin de l'ASNOM n° 127. Juin 2014.*

– Cols bleus n° 2718 du 16 octobre 2004.

– L'illustration du 20 novembre 1914.

– Articles de presse divers (non datés) :

• Jean De La Guérivière : Dixmude, haut-lieu flamand. *Le Monde.*

• La Berthaudière : La retraite de Dixmude. *Le Télégramme de Brest.*

• La Berthaudière : Le vétérinaire des fusiliers-marins. *Le Télégramme de Brest.*

• Général-major F.Temmerman : La participation des fusiliers-marins à la bataille de l'Yser. *Journal de l'ARAC.*

– Bernard BRISOU et Michel SARDET : Dictionnaire des médecins et chirurgiens de la marine. Service historique de la Marine. *Vincennes 2010.*

– Registre-sommier nominatif des médecins et pharmaciens du Port de Brest. *Service historique de la Défense. Brest.*

– Dossiers personnels des médecins de marine. *Service historique de la Défense. Vincennes.*

Remerciements particuliers

À Monsieur Benjamin Massieu, éditeur à Granville, qui nous a autorisé à publier gracieusement les photographies des médecins de la marine Seguin, Taburet et Le Marchadour et de Mademoiselle Dorothy Feilding.



Lady Dorothy Feilding le 4 juillet 1915 sur le front de Nieuport.